

*Les transformations d'un système de production
chez les paysans-montagnards du Nord-Cameroun,
ou les « dangers du mimétisme »*

RÉSUMÉ

Les Goudé, qui habitent au sud des Monts Mandara un milieu accidenté, ont pris eux-mêmes les initiatives pour développer leurs productions et accroître leurs revenus monétaires. Dans un premier temps, ils intègrent des changements dans leur système agraire traditionnel, en introduisant ou en développant certaines productions, agricoles ou artisanales, en vue de la vente. Ils s'assurent ainsi un niveau de vie satisfaisant. Dans un deuxième temps, ils tendent à se conformer au modèle en cours sur les plateaux avoisinants, et à remettre en cause les bases mêmes de leur système, en abandonnant des méthodes et des variétés de plantes bien adaptées au milieu. Déjà apparaissent certains effets néfastes de ces derniers changements.

ABSTRACT

The Goudé, who are living south of the Mandara Mountains in a rugged environment, took the initiative in developing their production and increasing their income. First, they bring modifications to their traditional agricultural system by developing certain produces intended to be sold in the agricultural or craftsmanship sectors, thus attaining a satisfactory standard of living. Secondly, they tend to adapt to the ongoing pattern of the surrounding plateaus, and to question the bases of their system, thus giving up methods and varieties of plants which were well suited to the environment. Still, these last changes seem to have unfavorable effects.

La transformation des systèmes de production en milieu rural africain peut se réaliser de façon plutôt directive, ou au contraire plutôt induite.

Dans le premier cas, la région concernée fait l'objet d'opérations dites de développement, reposant sur une série de conseils ou de mesures touchant à l'ensemble de la production agricole, et sur un encadrement relativement poussé. Ainsi, lorsqu'on s'efforce de faire passer des « paquets technologiques » ou de développer des cultures comme celle du coton, c'est un nouveau système agricole qui est proposé, ou plus ou moins imposé aux paysans. Ceux-ci conservent toujours, bien entendu, une certaine marge de manœuvre, peuvent refuser certains thèmes ou les réinterpréter ; mais on leur offre un modèle et l'on prend les mesures les plus adéquates pour surmonter les obstacles qui gênent ou limitent sa réalisation.

Dans ce cas, les changements peuvent être rapides, mais ils présentent souvent l'inconvénient d'être trop technocratiques, de ne pas tenir assez compte des aspects spécifiques du milieu, et de déstructurer les sociétés auxquelles ils s'appliquent.

Le deuxième type d'évolution est indirect. Les sociétés paysannes sont soumises à des changements économiques et sociaux divers : besoins d'argent imposant le développement des cultures destinées à la vente et l'entrée dans une économie de marché, transformations psychologiques et sociales nées notamment de la scolarisation et de l'abandon des religions ancestrales, augmentation ou au contraire diminution des densités liées au mouvement naturel démographique et aux migrations, etc. Elles adaptent leur système de production aux situations nouvelles ainsi créées, en conservant l'initiative, ou au moins la maîtrise, des changements, au plan agricole.

Si elles sont généralement moins spectaculaires, les transformations sont alors plus conformes à la logique des paysans concernés, et répondent mieux à la réalisation des objectifs qui leur sont propres. Mais elles peuvent également, à la longue, conduire à une véritable mutation du système de production.

C'est ce deuxième type d'évolution que nous examinons ici, tel que nous l'avons observé chez un groupe ethnique des Monts Mandara, les Goudé, qui a été suivi de 1965 à 1978, et dont un des villages, Maboudji, a fait l'objet de contacts approfondis et d'enquêtes quantitatives. L'évolution de son système de production peut, schématiquement, se diviser en deux phases : dans un premier temps, les changements s'intègrent bien dans le système en place et sont facteurs de progrès ; tout récemment, on assiste à des transformations plus radicales dont les résultats sont douteux.

LE PAYS GOUDÉ ET LES INCITATIONS AUX CHANGEMENTS

Les Goudé occupent un territoire situé au sud-ouest des Monts Mandara, à cheval sur le Cameroun et le Nigeria. Ils sont au total une quarantaine de mille, dont près de 5 000 au Cameroun.

Le secteur montagneux qu'ils habitent est constitué d'anatexites, donnant des formes assez douces et peu d'affleurements rocheux, et est profondément entaillé par un réseau hydrographique dense. Le relief se présente comme une succession de collines dont les sommets aplanis culminent vers 1 000 mètres d'altitude, séparées par des vallées étroites et encaissées, aux versants raides. Pentas et sommets ont des sols d'érosion, généralement très caillouteux.

Situé à proximité du dixième parallèle, le pays appartient au domaine soudano-sahélien. Les pluies, dont la hauteur moyenne annuelle est de 1 100 mm, tombent d'avril à septembre-octobre. L'altitude apporte une certaine fraîcheur et des rosées matinales abondantes, en particulier au début de la saison sèche.

Les densités sont de l'ordre de 50 habitants au km². L'habitat est situé sur les parties hautes, les sommets des collines ou sur des replats intermédiaires. Il se présente sous forme de nébuleuses, parfois très vastes. En général, à chaque colline correspond un village ; celui-ci se divise en quartiers juxtaposés dont les limites n'apparaissent que par l'enquête sur le terrain.

La société goudé comprend un fond autochtone composé de nombreux clans, auquel se sont joints, voici deux à trois cents ans, des gens, — arabes choa, semble-t-il, animistes à l'époque —, originaires des plaines du nord, et qui constituent le clan des Mokézina. Ceux-ci, dans la plupart des villages, détiennent la chefferie politique

traditionnelle, les autochtones ayant conservé le rôle principal sur le plan religieux, en particulier pour les rites agraires.

Les Goudé occupent leur territoire actuel depuis longtemps, dès avant la conquête peule. Le XIX^e siècle fut une période difficile. Certains villages, en s'unissant (confédération de Guéla), purent harceler constamment l'ennemi et le mettre en difficulté, tandis que d'autres, notamment Maboudji, particulièrement exposés parce que sur le trajet des colonnes foulbé, prirent la solution de verser chaque année un tribut en esclaves pour pouvoir vivre en paix. Après 1850, des Goudé de l'ouest se soumettent et leurs chefs se convertissent à l'Islam, tandis que ceux de l'est (Cameroun actuel) conservent leurs structures sociales et leur religion animiste.

Néanmoins, dès le début du XX^e siècle, l'ensemble du pays goudé est soumis aux influences de la civilisation musulmane et adopte certains de ses traits culturels : port de vêtements tissés chez les hommes, goût pour le commerce. Les rapports des administrateurs coloniaux signalent ces populations comme particulièrement dynamiques, industrieuses et ouvertes au progrès, malgré leur éloignement des centres administratifs.

Avec son relief accidenté et son sol caillouteux, le pays goudé ne se prête pas à la modernisation agricole telle qu'elle est habituellement conçue. Il est impropre à l'utilisation de la charrue et à la culture industrielle du coton. Il n'a donc pas fait l'objet d'opérations de développement agricole. Comme tous les habitants du nord du Cameroun, les Goudé ont été incités, dans les années trente, à faire de l'arachide pour la vente. On leur a fourni les semences d'une variété érigée à forte teneur d'huile, et on a organisé sa commercialisation sur les marchés locaux. Mais ils ont intégré la nouvelle culture comme ils l'entendaient.

Deux composantes sont ici le moteur des changements agricoles, la source des dynamismes.

C'est d'abord le besoin d'argent. Les Goudé sont entrés rapidement dans une économie de marché, cherchant par toutes sortes de moyens à avoir des rentrées monétaires.

C'est d'autre part la pénétration de la civilisation musulmane qui, on l'a vu, date de plus d'un siècle, même si la majorité des Goudé est encore aujourd'hui animiste. Avec l'indépendance, en 1960, le nord du Cameroun, dont la plupart des cadres administratifs et techniques sont islamisés, est plus que jamais soumis à l'influence du modèle peul, et les Goudé y sont particulièrement réceptifs. Autrefois minorité influente mais diluée dans la masse, les musulmans, de plus en plus nombreux, tendent à former, sur leurs terroirs, des villages groupés, à vivre et à travailler comme les Foulbé, et à être imités par l'ensemble des villageois.

Compte tenu de ce contexte, voyons maintenant comment a évolué, au cours de ces 20 dernières années, leur système de production.

LES DIVERS ASPECTS DU SYSTÈME DE PRODUCTION ENTRE 1965 ET 1972

Le système de production des Goudé repose sur l'opposition, au niveau de chaque terroir villageois, entre une zone de champs permanents coïncidant avec l'aire habitée, intégralement cultivée, et une zone où les champs sont cultivés de façon discontinue, alternant dans le temps et dans l'espace avec des jachères. C'est l'aire villageoise, vaste avec son habitat distendu, qui fournit le plus gros des productions.

Les plantes cultivées

Dans l'aire habitée, on cultive principalement des sorghos à long cycle (avril-janvier), variétés locales très bien adaptées au milieu montagneux et au climat, et quelques sorghos hâtifs contre les habitations. C'est dans cette zone qu'a été implantée l'arachide destinée à la vente, y couvrant environ le tiers des superficies. S'y ajoutent de nombreuses petites parcelles consacrées à toutes sortes de cultures : souchet, voandzou, tabac, coléus, sésame ; c'est là que sont expérimentées les nouvelles plantes : patate, riz, oignons, pommes de terre. Près des habitations, les vieux cotonniers pérennes en forme d'arbrisseau sont là depuis longtemps, chaque famille voulant avoir sa provision de fibres pour tisser les vêtements des hommes ; ils sont remplacés peu à peu par du coton Allen, toujours à l'usage des villageois-tisserands, dont ils sont allés se procurer les graines en plaine. Une rotation, non régulière, fait alterner les sorghos, largement dominants, avec les autres cultures.

Cette zone est entièrement piquetée d'arbres sélectionnés pour leur utilité, et qui servent de combustible. Elle est cloisonnée par des rangées d'euphorbes plantées le long des pistes par où le bétail est emmené en brousse, en entourant les vieux cotonniers pérennes qu'elles protégeaient des chèvres et des moutons lâchés après les récoltes. D'aspect luxuriant et touffu en saison des pluies, elle reste verte et ombragée en saison sèche.

La zone des champs de brousse, qui correspond souvent aux versants des vallées, est plus accidentée. Elle contraste avec la précédente par son aspect dénudé : aucun arbre n'y subsiste. Les champs forment des blocs correspondant à des groupes de voisinage, et sont séparés par des jachères où pâturent les bovins du village.

On y alterne régulièrement les haricots une année (années impaires de notre calendrier) et du sorgho l'année suivante, le même sorgho à long cycle que celui de l'aire habitée. L'année des haricots est « l'année des femmes », la suivante « l'année des hommes », suivant un rythme commun à tous les groupes ethniques du voisinage, mais généralement devenu peu fonctionnel sur le plan agricole, alors qu'il le reste chez les Goudé. La durée des cultures est théoriquement de 4 ans, deux cycles de 2 ans, mais peut être allongée. Pour atténuer le déséquilibre des récoltes, des villageois disposent, toujours en brousse, d'un autre groupe de champs, plus petits, où ils pratiquent l'alternance inverse : sorgho l'année des haricots, et vice versa.

Les techniques agricoles

Contrairement à la plupart des habitants des Monts Mandara, les Goudé ne construisent pas de terrasses sur les pentes mises en culture. Ils se contentent d'aligner grossièrement les pierres en rangées horizontales. Ils ne mettent pas d'engrais dans leurs champs. Mais ils ont une série de procédés grâce auxquels ils assurent le maintien de la fertilité du sol.

Ce sont d'abord les rotations décrites ci-dessus : haricot/sorgho en brousse, sorgho/autres cultures dans l'aire habitée, et la jachère en brousse.

C'est d'autre part, pour les champs de brousse, l'enfouissement de l'herbe, une année sur deux. Les haricots sont semés tard en saison, en juillet et août, quand l'herbe est haute et drue. Les semences sont précédées d'un enfouissement de la végétation, gros travail souvent accompli en groupe ; le terreau formé profitera au sorgho l'année suivante.

Dans l'aire villageoise, on utilise la technique du « unfina », nom donné à l'ancien emplacement d'une habitation. Celle-ci est reconstruite un peu plus loin, éventuelle-

ment dans un autre quartier, pour permettre de semer sur une terre enrichie pour de longues années.

L'aspect le plus intéressant du système des Goudé est leur souci d'étaler au maximum la durée des travaux agricoles. Les opérations culturales commencent avant même l'arrivée des pluies (certains sorghos sont semés à sec en mars), et se poursuivent sans interruption et sans à-coups jusqu'en janvier.

Les sorghos à long cycle achèvent de mûrir en saison sèche et réclament un ultime binage en octobre, alors que les sorghos hâtifs sont déjà récoltés. Mais ce sont surtout les haricots qui permettent de bien échelonner les travaux. Ils sont semés à partir de juillet et jusqu'au début de septembre ; quelques exploitants en font même deux parcelles, semées à six semaines d'intervalle. Fin octobre, alors que la saison sèche est déjà bien installée, on peut encore voir des familles ou des groupes de femmes sarclant leurs champs de haricots.

Les Goudé travaillent donc dans leurs champs de mars à janvier. Ils ont presque éliminé le chômage agricole annuel, habituel à cette latitude. Ils n'ont pas ces périodes de pointe et de surmenage que l'on constate ailleurs en mai et juin. Ainsi, ils assument plus facilement qu'ailleurs les accidents de santé ou les aléas climatiques, et ils parviennent à cultiver des surfaces assez importantes : environ un hectare par actif.

L'élevage

Chaque exploitant a quelques chèvres, moutons et volailles. En saison des pluies, le petit bétail est conduit par des enfants sur des jachères à la périphérie de l'aire habitée. Les Goudé ont également des bovins, en moyenne une bête par famille. Ils sont regroupés en troupeaux d'une dizaine de têtes chez un des villageois qui en assume la garde, moyennant une très modique rétribution. Un de ses enfants les emmène chaque jour pâturer en brousse.

Il s'agit, comme chez tous les animistes du nord du Cameroun, d'un élevage à caractère essentiellement social et religieux. La traite du lait est inconnue. On tue un animal pour des sacrifices ou à l'occasion des fêtes. Mais le bétail est aussi un moyen pour les gens de capitaliser leurs économies, et son utilité comme amortisseur du budget familial n'est pas négligeable : on vend un mouton ou une vache en cas de besoin, on en achète quand on a eu des rentrées monétaires d'une certaine importance.

L'élevage marque le paysage agraire et contribue à tisser des liens entre villageois. C'est à lui que l'on doit les haies d'euphorbes qui donnent aux aires habitées leur aspect bocager original. Les champs de brousse sont regroupés par blocs, laissant des jachères assez vastes où les animaux peuvent se déplacer sans problème en saison des pluies.

L'artisanat

L'artisanat est peut-être l'aspect le plus séduisant, en tout cas le plus original, du système de production goudé.

Il se pratique surtout en saison sèche et complète l'étalement des travaux. Il apporte, comme nous le verrons, des revenus substantiels.

Il s'agit surtout de la fabrication de la gabak, petite bande de 10 centimètres de large tissée avec le coton produit et filé sur place. Toute la population file le coton au début de la saison sèche. Le tissage, activité réservée aux hommes, se fait plutôt pendant la deuxième partie de la saison sèche. La gabak donne, une fois cousue, des

vêtements agréables à porter, solides, et d'une grande beauté pour qui sait les apprécier. Les notables, notamment les Foulbé des villes, aiment à s'en faire de grands boubous brodés. Les rouleaux de gabak sont portés sur des marchés spécialisés et trouvent facilement à s'écouler dans le nord du Cameroun et au Nigeria.

Les islamisés préfèrent en général s'adonner à la confection de toques recouvertes de fines tapisseries aux couleurs vives, qui trouvent également facilement preneurs dans toute la région, et peuvent rapporter des sommes aussi intéressantes que la gabak.

A l'instigation de la mission protestante du secteur, certains hommes ont appris la menuiserie, et fabriquent lits, portes et sièges qu'ils vendent sur les marchés locaux, souvent dans leur propre village.

LE SYSTÈME DE PRODUCTION EN 1972 : CHANGEMENTS ET RÉSULTATS

Nous venons de présenter un système de production repensé et transformé par les acteurs eux-mêmes pour l'adapter à leurs nouveaux besoins monétaires.

Ainsi est-il resté en cohérence avec la société et ses institutions. A la rotation haricots/sorgho (année des femmes/année des hommes) correspondent d'autres rythmes : initiations filles/garçons, fêtes diverses, la plus importante, celle où l'on doit faire beaucoup de bière, étant célébrée après la récolte de sorgho de l'année des hommes. Les gros travaux agricoles : défrichement des champs de haricots lors de la reprise d'une jachère, battage du mil, effectués en groupe et ponctués de chants où l'on célèbre les vertus du village, deviennent des occasions de réjouissances et renforcent la cohésion de la communauté.

Les paysans, au cours de ces dernières années, ont accepté les suggestions qui leur étaient faites, comme de développer l'arachide, ou ont pris eux-mêmes des initiatives de changements, utilisant la méthode des « essais et erreurs » pour les adapter à leur milieu ou pour les repousser. La culture attelée, le mouskwari (sorgho de saison sèche), tentés sur des secteurs semblant favorables, ont été vite abandonnés. Par contre, la patate, le riz, la pomme de terre, sans prendre un grand développement, ont été introduits avec succès sur de petites parcelles ; la patate, en particulier, cultivée sur billons dans les secteurs humides, apporte des revenus intéressants à un certain nombre de villageois.

Par ailleurs, ils ont porté leur effort sur la cueillette (fruits du tamarinier) et sur l'artisanat, en vue non plus seulement des besoins familiaux, mais de la vente. Ces deux activités sont pratiquées en saison sèche et contribuent largement, surtout la seconde, aux apports monétaires.

Le système de production ainsi transformé se caractérise par la diversité des activités et par l'étalement du travail sur toute l'année. Sur le plan agricole, on ne trouve pas la dichotomie habituelle opposant cultures vivrières et cultures commerciales. L'arachide occupe certes le premier poste des ventes, mais elle a pris en même temps une place importante dans l'alimentation villageoise, et presque toutes les autres productions agricoles (surtout le sorgho et le haricot) font aussi l'objet de ventes.

Une enquête de budget¹ réalisée à Maboudji d'octobre 1970 à février 1971 permet de préciser l'importance relative des différents produits apportant des revenus aux

1. Enquête réalisée à notre demande par M. SADOU, fils du chef de Maboudji et secrétaire du canton de Tchévi.

paysans. Elle porte sur cinq exploitants animistes et sur cinq non animistes (quatre musulmans et un protestant). Les premiers représentent la grosse majorité de la population villageoise, les seconds, qui appartiennent au groupe le plus innovateur, donnent une indication sur l'évolution future de l'économie villageoise.

Rapport produit vendu/Montant total des ventes		
	Animistes	Non Animistes
Arachide	10,5 %	24,6 %
Autres produits agricoles	22,5	21,1
Bétail (2)	10,7	1,8
Cueillette	8,7	8
Artisanat	47,6	44,5
	100	100

On voit chez les animistes l'importance de l'artisanat et celle des produits agricoles divers qui rapportent deux fois plus que l'arachide.

Chez les non-animistes, on remarque la part plus importante donnée à l'arachide. L'artisanat conserve un rôle essentiel, sur l'échantillon étudié, bien qu'il ne s'agisse pas des mêmes activités : toques brodées, menuiserie, au lieu de la gabak et de la forge.

En chiffres absolus, le montant des ventes, ramené à une moyenne par exploitation³ et pour quatre semaines, est de 7 030 F chez les animistes et de 10 365 F chez les autres. Les ventes s'échelonnent assez régulièrement le long de l'année chez les Goudé. On peut, en multipliant ces chiffres par 12, évaluer le revenu monétaire annuel à 85 000 chez les premiers et 125 000 chez les seconds. A cette époque, le planteur moyen des plaines du nord du Cameroun gagnait moins avec son coton, celui-ci étant souvent son unique revenu.

Suivant le même calcul, le montant annuel des achats est de 50 000 F chez les animistes et de 90 000 F chez les islamisés, les dépenses d'ordre socio-religieux ou de capitalisation échappant à ce type d'enquête. Le premier poste d'achat, pour tous, est représenté par les vêtements (bien que beaucoup d'hommes et d'enfants s'habillent avec la gabak) qui donnent lieu à plus du tiers des dépenses. Viennent ensuite les dépenses d'ordre alimentaire : viande, poisson, produits divers (notamment le pain fait au Nigeria et vendu sous plastique, friandise appréciée par tous), puis le bétail. Les achats de produits manufacturés ne représentent respectivement que 7 et 13 % des dépenses, bien que lampes à pétrole ou électriques, transistors, montres et bicyclettes commencent à se répandre.

Par ailleurs, on constate que les chiffres trouvés pour chaque exploitant sont très proches les uns des autres chez les cinq animistes, alors qu'ils sont dans un rapport de 1 à 7 chez les deux non-animistes placés en positions extrêmes. C'est là l'indice de l'apparition de différenciations économiques dans une société au départ très égalitaire.

Il n'y a pas chez les Goudé de problèmes de sous-nutrition. Les greniers sont encore bien garnis en saison des pluies. Les exploitants se constituent des réserves qu'ils gardent d'une année sur l'autre et presque tous ont à vendre des surplus de sorgho et de haricot.

Lors d'une enquête alimentaire faite en 1960-1961 par la Mission Socio-économique du Nord-Cameroun, les aliments consommés par cinq familles, toutes animistes,

2. Les chiffres sur le bétail ne sont pas significatifs, sur un temps d'enquête de quelques mois.

3. L'exploitation correspond en général à une famille conjugale et compte 6 à 7 personnes.

du village goudé de Kwandalang ont été pesés pendant deux semaines, à six mois d'intervalle. Les moyennes qui y ont été trouvées, calculées sur les deux passages, et ramenées à une ration journalière par adulte, sont les suivantes :

— Mil	361 g
— Bière de mil	317 g
— Arachide	153 g
— Haricot	105 g
— Sésame	33 g

Les consommations de mil sont analogues à celles que l'on trouve chez les autres habitants des Monts Mandara. Mais le village se distingue par des consommations beaucoup plus élevées d'arachide et de haricot, donnant un régime alimentaire plus complet.

Ainsi, bien qu'ils ne disposent que de sols médiocres, les Goudé ont une alimentation suffisante, et ils arrivent à se procurer des rentrées monétaires que l'on peut juger satisfaisantes dans le contexte local. Ils apportent la preuve qu'une paysannerie réceptive peut être capable, en conservant les aspects positifs de son système de production, de s'ouvrir pleinement à une économie de marché. En 1972, le système goudé pouvait être considéré comme un modèle dont les responsables locaux du développement rural auraient pu s'inspirer.

L'AMORCE D'UNE MUTATION EN 1978

En 1978, lors d'une nouvelle visite à Maboudji, nous observons l'amorce de transformations plus radicales, dont l'intérêt est plus contestable. Elles entraînent une mutation du système de production qui tend à s'aligner sur ceux que l'on observe sur les plateaux voisins.

C'est en premier lieu le remplacement des variétés de sorghos à long cycle sélectionnés sur place par des variétés de plaine ou de plateau, « les sorghos des Foulbé ». Déjà en 1965, quelques musulmans en faisaient à titre d'essai sur certains de leurs champs de l'aire villageoise. Ces variétés se généralisent et commencent à être adoptées par les animistes.

Or d'une part les sorghos anciens sont mieux adaptés au sol et au climat. Les nouveaux, de l'avis des paysans, donnent des rendements inférieurs. D'autre part, le grain des sorghos d'autrefois n'est entouré que d'une mince pellicule digestible, tandis que ceux qui sont en cours d'adoption doivent être pilés avant d'être écrasés, ce qui oblige les femmes à la fastidieuse corvée quotidienne du pilage dans un mortier en bois.

Une autre innovation se dessine. Des villageois font maintenant de l'arachide sur leurs champs de brousse, où la rotation sorgho/arachide tend à se substituer à celle décrite plus haut haricot/sorgho. Ce changement soulève plusieurs objections :

- L'arachide est semée en mai-juin, les haricots l'étaient en juillet-août ; disparaissent donc les deux avantages de l'enfouissement des herbes et de l'étalement des travaux.
- Les haricots sont mieux adaptés que l'arachide aux pentes raides et caillouteuses, et l'ancienne rotation était sans doute plus favorable au maintien de la fertilité des sols.

- Les secteurs de brousse sont peuplés de singes, friands d'arachide, qui risquent de saccager les récoltes ou d'imposer des surveillances. Déjà, de grandes battues ont dû être organisées.
- Les Goudé, on l'a vu, consomment beaucoup de haricots. Leur régime alimentaire ne souffrira-t-il pas du changement ?

Pourquoi des paysans abandonnent-ils des plantes et des techniques qui leur donnaient satisfaction pour banaliser leur agriculture et adopter des innovations dont l'intérêt est douteux ?

L'arachide est depuis longtemps la culture que prônent les cadres agricoles locaux, mais elle rapportait peu. Depuis 1970, la montée du prix d'achat, qui peut atteindre 100 F le kilogramme en 1978, a certainement incité des paysans à en faire davantage et à utiliser leurs champs de brousse.

Mais les deux transformations observées sont surtout liées à l'environnement socio-culturel propre au nord du Cameroun, à un contexte global dans lequel religion traditionnelle et spécialisations ethniques sont contestées.

Le sorgho autochtone est, pour l'animiste, l'objet et la matière de sacrifices, et les variétés introduites n'ont pas la même signification. Quant à la rotation haricot/sorgho, on a vu combien elle s'insérait dans le contexte social traditionnel.

Les observations faites entre 1965 et 1972 montraient pourtant que la liaison islamisation/rejet du système ancien n'avait rien d'obligatoire. Les musulmans, plus axés sur les nouveautés, faisaient sans doute plus d'arachide que les autres et délaissaient le tissage de la gabak pour faire des toques brodées ; mais ils continuaient à cultiver l'ancien sorgho et le haricot, se mêlaient aux groupes de travail collectif en buvant des boissons non alcoolisées au lieu de la bière, et participaient aux fêtes dont le contenu religieux tendait à être évacué. Ainsi, la vitalité et l'unité de la communauté villageoise étaient préservées.

Aujourd'hui, apparemment sans contrainte particulière, animistes et musulmans en quête de progrès et de modernisation se conforment peu à peu à un modèle conçu pour des milieux différents. En même temps, une certaine dégradation du climat social, une perte de tonus, se manifestent dans la société villageoise, comptant maintenant moins sur elle-même et sur ses qualités dont elle était fière, que sur une aide extérieure et sur des équipements qui n'arrivent toujours pas. L'exode rural vient d'y apparaître.

*
**

Ainsi, les changements induits d'un système de production risquent, comme ceux qui sont imposés de l'extérieur, de comporter des aspects négatifs et déstructurants. Les « dangers du mimétisme », contre lesquels A. TÈVOEDJIRÉ⁴ met en garde les Africains, guettent aussi bien les paysans de la brousse que les habitants fortunés des grandes villes.

A l'heure où l'on parle beaucoup du rôle essentiel des agriculteurs au sein de chaque État et où l'on cherche à éviter le cancer de l'exode rural et de la prolifération des chômeurs urbains, une action urgente s'impose : respecter, revaloriser, non pas seulement dans les discours mais dans les faits, les paysanneries ; savoir reconnaître leurs valeurs et leurs mérites ; porter toute l'attention sur la diversité des situations ;

4. *Pauvreté et Richesse des Peuples*, 1978. Éd. Économie et Humanisme. Les Éditions ouvrières.

ne pas oublier que c'est moins l'augmentation de ses revenus monétaires que sa vitalité, sa cohésion, sa confiance en elle-même, qui rendent attrayante une communauté rurale, et donnent envie d'y rester et d'y travailler.

Être attentif aussi aux désirs qu'elles manifestent. Les Goudé réclament en vain depuis longtemps des actions spécifiques : des écoles et des postes sanitaires dont ils sont particulièrement démunis, des routes qui désenclaveraient certains de leurs villages totalement isolés, et surtout des moyens pour pallier l'assèchement progressif qui, depuis deux décennies, rend leur vie difficile en saison sèche.

Ce dialogue où les agriculteurs seraient considérés comme des interlocuteurs à part entière s'impose tout particulièrement quand il s'agit de ces paysanneries qui, comme les Goudé, — et elles sont nombreuses en Afrique —, sont intelligentes, laborieuses et ouvertes au progrès.